

LE COUTEAU

Pierre Léon

Université de Toronto

Grande soirée au Palais de l'Assemblée Territoriale de Nouvelle Calédonie. Mais on m'avait assuré que, en cette saison chaude et humide, la tenue décontractée était de rigueur à Nouméa. Tout au long de la rue qui me menait à la fête, je me félicitais de ma tenue légère. Il tombait une petite pluie fine. Les gros escargots blancs étaient partout sur les haies luisantes des ibiscus et se faisaient écraser sur le trottoir. C'était leur temps!

Surprise, quand j'arrive à la réception, tout le monde est en tenue de soirée! Habits de cérémonie, nœuds papillon, robes longues. Je me sentais ridicule avec ma chemisette d'opérette à larges fleurs colorées! Mais je m'aperçois vite que je ne suis pas le seul. Il y a tout un groupe dans la même tenue que moi. On me glisse à l'oreille que ce sont des Canaques. Ces gens-là n'ont point de manières. Je fais remarquer que, eux, sont chez eux et qu'ils font bien de se mettre à l'aise. Je sens tout de suite que ma réflexion est déplacée parmi les Blancs.

Les Canaques réunis là sont des indépendantistes, me dit-on. On en a invité quelques-uns. Ainsi est montrée la largeur d'esprit de leurs hôtes. Je reconnais plusieurs « fortes têtes », dont leur chef, grand gaillard sympathique, qui me fait, de loin, des signes d'amitié.

Quelqu'un des bien habillés me prend à part et me met en garde. « Méfiez-vous! Ces gens-là sont des charmeurs. Ils vous racontent l'histoire à leur façon. Ils vous auront sûrement convié à aller les voir, là-haut sur les collines. Vous aurez eu le grand spectacle des chants et des danses, devant leurs fameuses cases en forme de pommes de pin, en attendant le barbecue. Et... ». — Mais oui, mais oui! J'avais eu tout ça et le petit cochon sauvage cuit dans la braise, entouré de mangues, de papayes et d'ananas, enveloppé dans des feuilles de bananier et enterré dans une fosse. Un délice à la sortie!

« Des gens qui font toujours la fête n'ont point de moralité, m'assurait mon interlocuteur. Ils vivent encore en clan. Système de communauté totale. Rien n'appartient à personne. Pas plus les enfants que le reste! Ils ne savent jamais qui est leur père! Vous vous rendez compte! C'est le frère de la mère qui commande. Et cet oncle-là laisse tout faire, croyez-moi! »

Je demandai si ce n'était pas une idée paradisiaque, dans un pays où le climat si doux, l'abondance de fruits, de poissons, de gibier n'incitent guère à la contrainte.

J'avais dit là une cruelle vérité. Les Canaques, j'aurais dû m'en douter, n'avaient guère, naturellement, le goût du travail. La grande mine de l'INCO avait bien du mal à convaincre tous ces gens, habitués au soleil et aux ciels clairs, de descendre dans la mine noire et poussiéreuse.

— Je vais vous raconter une triste histoire, Monsieur. Je suis chef de la mine du nord-ouest. On paie bien. Trop bien. Un matin, arrive un Canaque, à huit heures, pour s'embaucher. On le prend. À midi, il remonte et demande sa paie!

On a tout essayé pour l'empêcher de partir. Rien à faire. Il ne voulait pas finir sa journée. Incroyable, mais vrai! Vous savez ce qu'il me dit?

— J'avais besoin d'un couteau. Maintenant j'ai de quoi m'en acheter un. J'ai pas besoin de deux couteaux.



C'était en février 1971, je crois. Je ne sais pas où en sont les Canaques. Je sais que leur chef a été assassiné. J'imagine que la vie rustique et idyllique des tribus a bien changé. Mais je ne peux m'empêcher de croire qu'il existe encore, parmi eux, d'admirables sages pour oser dire : « Je n'ai pas besoin de deux couteaux ».